

MICHEL DESBORDES

VERSANTS DE VIE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04250-868-5

Dépôt légal : novembre 2024

À mon père,

Prologue

Jeudi 17 novembre 2022, Orsay

Le cinéma Jacques Tati est plein à craquer. C'est une soirée exceptionnelle et le public habituel de la MJC ne manquerait cela pour rien au monde. Chercheurs, professeurs, hommes ou femmes, représentants du syndicat, actifs ou retraités, sociétaires de la MAIF¹ et adhérents de la MGEN², entre cinquante et soixante-quinze ans, ils sont tous là.

Fidèles lecteurs de *Télérama*, du *Monde* et du *Canard enchaîné*, l'événement est coché depuis longtemps dans leur agenda. Après tout, ce n'est pas tous les jours que l'on a l'occasion d'approcher ici une star de la télévision. François Busnel est annoncé, et la salle murmure déjà de bonheur. Il a remplacé Bernard Pivot dans le cœur des intellectuels de gauche qui regardaient *Apostrophes*³. Progressivement, les gens s'installent, rangent consciencieusement leurs écharpes, replient leurs manteaux : ils sont venus à pied ou à vélo. Beaucoup étaient déjà là quand Ken Loach a fait chavirer la salle en 2008, ici même, tout auréolé de sa Palme d'or à Cannes. C'est un lieu emblématique de la culture en Essonne, si près et si loin du microcosme parisien.

¹ Mutuelle assurance des instituteurs de France : c'est l'assurance traditionnelle des enseignants depuis 1934.

² Mutuelle générale de l'Éducation nationale : c'est la mutuelle classique des enseignants depuis 1946.

³ Émission littéraire iconique diffusée par la chaîne de télévision Antenne 2 de 1975 à 1990, à 21 h 40. Les plus grands écrivains sont passés par le plateau de Bernard Pivot.

Un bénévole annonce que François Busnel est en retard et ne sera pas présent dès le début de la projection, mais il arrivera vers vingt-deux heures. Le public semble un peu interloqué, chacun débute une messe basse avec son voisin, un bourdonnement monte dans la salle, plein de déception. Ils ne sont pas dupes, le journaliste ne viendra pas, on connaît ce genre d'excuses et de contretemps, les gens célèbres sont parfois peu respectueux des spectateurs. Ils en sont sûrs : seule la projection en avant-première de son film aura lieu, la star restera chez elle, bien au chaud, elle leur a posé un lapin.

Seule la terre est éternelle, quel joli titre ! Le journaliste littéraire a réalisé ce film avec son compère Adrien Soland, en passant plusieurs semaines avec l'écrivain Jim Harrison en 2015, quelques semaines avant sa mort.

Un homme rentre chez lui, au cœur des grands espaces, dans le Montana. Sans doute sait-il qu'il va mourir. Il raconte sa vie – qu'il a brûlée par les deux bouts et qui se confond avec l'histoire de l'Amérique : les Indiens, la nature sauvage, la politique... Il se trouve qu'il est l'un des plus grands écrivains américains. C'est le grand-père barbu et enveloppé que tous les enfants rêvent d'avoir : tour à tour espiègle, rieur, sensible, mélancolique, blagueur, grave ou joueur. Sa santé s'est dégradée : il lui manque cinq dents, il a un œil à moitié fermé, se déplace difficilement. Pourtant, il ne fait pas pitié, on a plutôt envie de passer un moment avec ce joyeux drille. L'auteur de *Légendes d'automne* ou *Dalva* se livre à la caméra, sans fard ni artifices. Il raconte sa vie, sa découverte de Rimbaud ou Apollinaire avec ses professeurs, son éblouissement à la lecture de certains poèmes. Il n'a jamais triché, ce n'est pas à soixante-dix-huit ans qu'il va commencer.

C'est un résumé de la géographie américaine qui s'étale sur grand écran. Les canyons, les lacs, les grandes plaines, les montagnes, les prairies où les biches et les bisons viennent brouter avec nonchalance, les serpents du jardin que l'écrivain aime taquiner. Comme tout bon Américain, Jim aime conduire et longtemps, pendant des heures, avec l'horizon du Far West en point de mire. Originaire du Michigan, il n'aura

cessé de traverser cette Amérique dans tous les sens pour mieux la raconter à ses lecteurs.

« Le paysage peut emporter tous les chagrins », dit-il au début du film. Et Dieu sait s'il en eut des chagrins, en connut des drames. La perte de son œil gauche, alors qu'il était tout gamin, à cause d'un méchant coup de bâton assené par une fillette. La disparition, alors qu'il n'avait que vingt ans, de son père et de sa sœur dans un accident de voiture. La chute d'une falaise qui lui bloqua le dos. La dépression et les excès. Revenu de tout, Jim Harrison est resté debout, soutenu par deux béquilles : l'écriture et la nature. Mais le film ne met pas uniquement en avant cette face poétique de l'écrivain. Il est aussi l'homme de tous les excès. L'alcool et la cigarette sont en effet omniprésents dans le film, jusqu'à la nausée, et semblent être ses compagnons d'infortune. Il aime aussi la bonne chère, qu'il partage avec ses amis ou les gens simplement de passage dans son ranch. La légende dit qu'il ne souhaite jamais manger deux fois le même plat, ce qui est un sacré challenge pour les cuisiniers qui l'entourent...

Avec son sens de l'humour et son autodérision légendaires, il s'agace d'être comparé à Hemingway : « Je n'ai rien en commun avec ses inepties viriles, et puis il était tout le temps bourré. »

Petit à petit, on sent que les deux cinéastes gagnent la confiance de l'écrivain, jusqu'à disparaître totalement. C'est là où le récit gagne en force et touche au sublime. L'homme se livre, raconte « son » Amérique, celle qu'il aime plus que tout, mais qu'il déteste aussi, quand elle massacre les Indiens ou dérape dans des guerres coloniales au Vietnam, en Irak ou en Afghanistan...

Il se tient en paix dans le monde sauvage et ne craint plus rien. Pas même la mort, dont il se fiche : « Ça arrive à tout le monde. Et puis il existe quatre-vingt-dix milliards de galaxies, donc tout est possible. Ça ne me tracasse pas. »

Il y a bien longtemps que l'accompagne cette phrase qu'il a citée dans ses mémoires *En marge* : « Seule la terre est éternelle. » Elle vient des Sioux et donne son titre au film.

La salle est émue, l'obscurité permet de préserver un peu d'intimité pour chacun d'entre nous, mais les yeux sont humides. La « grande gueule du Michigan » a su toucher les cœurs. Les couples se serrent la main avec vigueur, les autres feignent de se moucher pour faire diversion.

Le générique de fin met un terme à ce road trip des temps modernes, sorte de *Easy rider* « poétique ». Jim Harrison a su faire revivre *Sur la route* de Kerouac, en lui donnant une tonalité plus humaniste, plus vivante, un requiem à la mémoire de l'Amérique oubliée et où les amitiés fortes avec les Indiens surpassent tout.

Les lumières se rallument : spontanément, toute l'assistance se lève et applaudit longuement.

Cela dure une minute, peut-être moins, peut-être plus, mais cela me semble une éternité. Je regarde l'écran au loin, les yeux dans le vide. Cette destinée unique d'un homme issu d'un milieu populaire me touche. De son propre aveu, Jim Harrison ne pensait pas pouvoir accéder au rang d'écrivain en raison de ses origines rurales et modestes. Pourtant, il s'est battu, et l'utopie est devenue une évidence, même dans les milieux intellectuels new-yorkais dont il s'est toujours moqué. Ce personnage affaibli physiquement, qui peine à se déplacer et à parler, amoureux de la nature, me renvoie l'image de mon propre père. Il est atteint d'un cancer foudroyant du poumon, incurable ; pour lui aussi, les semaines sont comptées. Je l'ai laissé à Strasbourg il y a deux jours, et dorénavant chaque visite peut être la dernière.

Un animateur arrive, et contre toute attente, il est accompagné par François Busnel. Il a tenu promesse, il est là et bien là ! Il marche difficilement, avec des béquilles, comme un clin d'œil au personnage phare de son film. Mais il ne s'agit que d'une petite fracture, tout sera rentré dans l'ordre bientôt. L'animateur est venu de loin, de la campagne où il réside depuis le confinement de 2020 – il souhaite maintenant être au calme pour écrire, lire, se ressourcer et trouver l'inspiration dans différents projets culturels.

Sous les applaudissements nourris, il prend le micro. C'est un pro, aucun doute là-dessus. Il parle calmement, aisément, le regard assuré, mais en même temps il considère son auditoire. Il demande son avis au public, son ressenti sur deux ou trois scènes fortes du film, sa compréhension de certains messages subliminaux. L'homme est charmant, son regard pétille, les phrases s'enchaînent et le public boit ses paroles. C'est le prof idéal qu'on aimerait avoir connu, celui qui vous fait voyager par la parole, vous transporte par les mots dans des contrées inconnues. Tout le monde se prend au jeu, il y a un véritable partage, un échange, des interactions positives, la poésie semble planer au-dessus des têtes blanchies et dégarnies. François Busnel conclut en remerciant chaleureusement les personnes présentes, rien n'est laissé au hasard par l'animateur, aucun faux pas, une parole toute en retenue et en humilité, cet homme n'aurait-il pas de défaut ?

Je mets quelques minutes à retrouver mes esprits. C'est un sentiment ambivalent qui m'habite : je suis sonné, comme un boxeur à moitié inconscient, mais en même temps étonnamment serein, heureux, souriant. J'ai du mal à réaliser, je viens de passer deux heures avec un écrivain dans le dernier mois de son existence, et je sais que mon propre père ne pourra pas voir la nouvelle année : pourtant, je suis apaisé, joyeux même. C'est étrange...

Mon amie me met la main sur l'épaule : « Tu viens, la salle se vide ? »

Je tourne la tête en lui souriant, je lui prends la main, et me dirige presque aussitôt vers l'estrade, je veux parler au cinéaste.

Je me fends d'une phrase introductive d'une banalité affligeante : « Bonjour, François, j'aime beaucoup vos émissions, merci de nous faire partager votre passion des livres... » Je préférerais ne jamais avoir prononcé ces mots, mais on ne sait pas toujours comment engager la conversation avec une personne connue que l'on apprécie. Il y a quelques années, j'ai eu l'occasion d'aborder l'acteur Reda Kateb dans un avion.

Les seuls mots que j'ai pu sortir de ma bouche furent : « Votre chien est mignon... » Quand j'y repense, j'ai encore envie de disparaître sous terre.

Heureusement, les grands artistes considèrent leur public et sont polis, sans jugement ni idées préconçues.

C'est ainsi que le dialogue avec François Busnel s'engage.

« Votre film est inspirant, j'ai souvent eu l'occasion d'aller aux États-Unis, et j'ai eu plaisir à retrouver des lieux chargés de symboles.

— Oui, ce pays est étonnant, tantôt magnifique, tantôt déconcertant, tout comme ceux qui le peuplent.

— Mon père est actuellement en fin de vie et, à son petit niveau, il a pas mal de points communs avec Jim.

— Ah, je comprends, cette projection a dû vous émouvoir ?

— Oui beaucoup, merci. J'ai le projet d'écrire un livre autour de sa vie, et votre film me conforte dans ce projet. J'aimerais modestement me mettre dans les pas de David Foerkinos ou Nicolas Mathieu, en considérant que "chaque vie ordinaire mérite d'être racontée".

— J'aime aussi beaucoup ces deux auteurs, qui sont par ailleurs des personnes charmantes. Allez-y, foncez, il n'y a rien de mieux que de mettre ses pensées par écrit, de témoigner, de se souvenir, de fantasmer, d'idéaliser, de conter, de romancer, d'inventer, c'est une richesse incroyable. Vous n'oublierez jamais cette expérience inoubliable.

— Merci de vos encouragements, cela me touche.

— Vous avez les yeux qui brillent en évoquant votre projet, c'est un signe qui ne trompe pas, ne lâchez rien, croyez en votre livre, croyez en vous, les lecteurs vous le rendront.

— Merci beaucoup, François. »

Dehors, la nuit est fraîche, humide, le brouillard tombe, des gouttelettes commencent à perler sur ma veste. Je regarde la lune, je souris. Dans ma tête, les mots commencent à trotter.